

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 29

Artikel: Lo lutenieint et lo calonier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191781>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ah ! il est bien mince, le budget personnel de Boudier.

C'est qu'aussi Boudier n'est pas seul au monde : il a une femme et une jeune fille, deux êtres charmants qui complètent son bonheur si largement ébauché par ses livres. Sa femme, ménagère économe, sait compter. Si Boudier à ses livres, elle aussi à le sien, un seul, rien que des chiffres. Elle y trouve les éléments de ce petit discours : « Mon ami, tes appointements sont de tant ; le loyer, la nourriture, l'habillement, l'instruction de Jeanne et les divers coûtent tant ; c'est écrit, regarde ; il reste... Tu vois ce qui reste ? Tu dois donc être bien content que je te donne cinq francs par semaine pour tes livres. »

En effet, Boudier est bien content. Mais parfois, en recevant sa pièce de cent sous, il cligne sournoisement de l'œil, se disant à lui-même : « Attends un peu que je te monte une bibliothèque avec un pareil crédit ! » C'est que Boudier a des occasions d'exécuter, à son ministère, des travaux supplémentaires pour lesquels il touche de bonnes petites gratifications. Et Mme Boudier a beau être une fine mouche, comme elle n'a pas de moyens de contrôle sur ces recettes extraordinaires, son gredin de mari ne manque pas de prélever une sorte de dîme sur ces fonds de hasard.

Nous avons dit que Boudier possédait le bonheur parfait. C'est une erreur. Il est parfois la victime de cuisants remords. Tout en se blindant le cœur de cet égoïsme qu'on appelle une manie, il n'a pu en condamner l'entrée à l'amour paternel. Il aime donc passionnément sa fillette Jeanne. C'est une charmante créature de seize ans, dont à mine éveillée et rieuse contraste singulièrement avec les sévérités et les refrognements des tas de bouquins qui tapissent toutes les murailles de l'appartement.

Elle est terrible, cette Jeanne, comme tous les enfants qui ont l'esprit et le cœur sur la main.

— Papa, demande-t-elle souvent à Boudier, pourquoi ne nous conduis-tu jamais à la promenade, maman et moi ? Toutes mes amies, les dimanches et fêtes, vont ici ou là, dans les musées ou à la campagne, avec leurs pères, et toi tu te sauves toujours sur les quais. On dirait que tu n'es heureux que loin de nous.

Mme Boudier appuie toujours d'un sourire approbateur ces sermones absolument justifiées.

Boudier baisse alors la tête, balbutie quelque sottise excuse ou fait des promesses, et finit par battre honteusement en retraite dans son cabinet. Les remords l'y poursuivent et ne veulent bien le lâcher que lorsqu'il s'est juré de consacrer tout entier le premier dimanche à sa femme et à sa fille.

Mais on n'ajoute plus foi aux serments de Boudier et on a raison. Il n'en a pas encore tenu un seul.

Pauvre chère fillette ! elle a si bon cœur, qu'elle rit de ces trahisons, et lorsque, le soir, son père revient, assez penaud de son inqualifiable lâcheté, elle l'accable de caresses, pour qu'il ne croie pas un instant à sa rancune.

— Je suis un monstre ! dit alors Boudier en s'accusant tout haut.

— Va, ne te repens pas, petit père, dit sa

Jeannette, en lui sautant au cou, nous avons bien employé notre après-midi : nous t'avons raccommoqué quatre paires de chaussettes.

Pour le coup, Boudier n'y résiste pas ; il ne rit plus, il verse une larme d'attendrissement et recommence ses serments.

Par exemple, il faut le dire, ils sont accueillis par des éclats de rire.

C'est avec cette incrédulité railleuse que fut reçu, certain jour, un serment d'une autre espèce.

Ce jour-là, Boudier portait sur sa physiologie ce clair épanouissement qui était chez lui l'indice d'une bonne situation financière. Il avait touché, à son ministère, une indemnité, et il venait d'en donner ce qu'il avait bien voulu à Mme Boudier.

On était au commencement de novembre.

— La fête des demoiselles approche, dit-il en provoquant sa fille. Qu'est-ce que Jeannette désire que je lui achète pour la Sainte-Catherine ?...

Ce fut un coup de foudre. Jeanne ouvrait de grands yeux ; sa mère plus sceptique encore, haussait les épaules.

— Je jure... continuait Boudier.

— Ne jure rien ! s'écrièrent ensemble la mère et la fille, en posant vivement leurs mains sur la bouche du brave homme.

Et pourtant Boudier était sincère. Il insista donc auprès de sa fille, pour qu'elle se prononçât sur le genre de cadeau qui lui serait agréable.

Jeannette ne pouvait plus sans inconvenance douter plus longtemps de la bonne foi de son père.

— Ce que je voudrais, répondit-elle avec l'hésitation d'une ambitieuse qui va demander l'impossible, ce que je voudrais... non, c'est trop...

— Va toujours, ma chérie, on verra.

Et Boudier clignait de l'œil ! oh ! le scélérat !

— Eh bien ! soupira Jeanne avec effort, je voudrais une robe de soie, pour faire nos visites du nouvel-an.

— Et ça coûte ?...

— Mon Dieu, il en est de tout prix. Moi, je me contenterai d'une soie mince ; et puis je ne suis pas grande, ni forte. Dix mètres à cinq francs, ça suffirait. Je ne parle pas de la façon ; nous nous en chargerions, maman et moi.

— Donc, ça fait cinquante francs ?

— Hélas !

— Je ne dis pas non.

Boudier avait la contenance calme d'un homme rassuré. Le virement de fonds qu'il avait commis un instant auparavant s'élevait justement à la somme fabuleuse de cinquante francs. Mme Boudier qui ne pouvait admettre que son mari fût en mesure de réaliser ce qu'il avançait, croyait à une mystification. L'idée ne lui venait pas qu'il eût jamais l'audace de lui rendre un compte infidèle de ses recettes. Elle plaignait sa fillette, qui avait peut-être la naïveté d'espérer.

(A suivre.)

Lo lutenieint et lo calonier.

Quand on vâo fêrê djasâ lè dzeins, faut êtrê prâo mälîn po poâi lâo rivâ lè

cllious, quiet que diéssont ; sein quiet sè faut contentâ dè sè fêrê remotsi, et soveint dè sè fêrê fotrê dè sè.

Lâi avâi âo camp dè Bire on officier d'artillêri qu'avâi po monture on galé tsévau arabe que tracivê coumeint l'ouêre. Stu officier étâi pî què la gratta po clliâo pourro z'artilleu et lè fasâi martsi à la badietta que ma fâi lo portavont pas dein lâo tieu. Lè sordâ respèttont et âmont gaillâ lè z'officiers que sont capablo et justo, tant sévêro que s'eyont ; mâ po clliâo que lè tarabustont et que lè traitont coumeint dâi tsins, l'est on outro affêrê ; sè font crotsi, et lè sordâ sè font pas fauna d'ein derê pî què peindrê et dè le z'eimbêtà quand lo pâovont fêrê.

A cé mémo camp dè Bire, lâi avâi on calonier qu'avâi onna tapetta dâo diablo et qu'amusâvê destra sè camerâdo, kâ l'ein avâi adé onna risiblia à derê.

On dzo, tandi lo répou, l'officier qu'avâi lo tsévau arabe et qu'étâi dè bouna cé dzo quie, fâ dinsê, âo calonier :

— Ditès no z'ein vâi onna bouna !

— Oh, n'ouzo pas, mon lutenieint, kâ se la dio vo porriâ vo fatsi.

— Nefâ, repond l'officier ; ditès pi.

— Eh bin, lâi fâ lo calonier, sêdê-vo la differeince que lâi a eintrê lo dèzai dâo Sahara et lo camp dè Bire ?

L'officier coudi bin dere çosse et cein mâ ne trovâvê pas la bouna reponse, et à la fin, lâi dit : ye baillo lè clliâ.

— Eh bin, lâi fâ lo calonier, c'est que dein lo dèzai dâo Sahara, l'Arabe montê su lo chameau, tandi qu'âo camp dè Bîrê, c'est lo chameau que montê su l'Arabe...

L'arâi failu ourê lè recaffâès dè tota la compagni. L'officier fe bin état dè rîrê assebin, mâ rizâi dzauno, et po fêrê botsi clliâo z'êpouffâès, l'a étâ d'obedzi dè coumandâ : « Garde-à-vous ! »

La crémation. — Cette question, si souvent controversée, dit un journal français, est toujours à l'ordre du jour. La crémation répugne à nos mœurs, car, en dépit d'une propagande active et des facilités nombreuses accordées par le Conseil municipal de Paris, le crématoire du Père-Lachaise n'a reçu, du 31 août 1889 au 1^{er} janvier 1890, que 35 corps apportés par leurs familles.

La crémation, il est vrai, a un côté fort triste. L'appareil du Père-Lachaise, bien qu'alimenté par l'oxide de carbone, exige une grande heure pour accomplir sa besogne.

On se rappelle ce savant anglais, proposant « de distiller les corps jusqu'à réduction en cendres, et d'en retirer ainsi du gaz d'éclairage, sauf à avoir des appareils de lavage assez puissants. » Dès lors, le célèbre Thomson n'a cessé de prôner la crémation au point de vue industriel ; il trouve insensé de perdre chaque année les 200,000 livres d'excel-